

COLIN NIEL

OBIA

Prix des lecteurs
QUAIS DU POLAR /20 MINUTES 2016

PRIX POLAR MICHEL LEBRUN 2016

Présentation

Clifton Vakansie court dans les rues de Saint-Laurent, sa ville natale, sur les rives du Maroni, en Guyane. Il court dans un paysage de tôles et de parpaings, en direction de Cayenne et de son aéroport, dont le séparent des fleuves qu'il faudra franchir à la nage, des barrages de gendarmerie, des pistes tracées à travers la forêt. Il court pour l'avenir de sa petite Djayzie, sa fille qui vient de naître, lui qui est à peine un homme. Il court à travers sa peur et des jeunes de son âge tombent autour de lui. Mais plus tu es déchiré, plus les chiens te déchirent, c'est ce qu'on dit. Et Clifton a beau être sous la protection de l'*obia*, rendu invincible par la magie des Noirs-Marrons, à sa poursuite il y a le major Marcy, un Créole, un originaire comme on dit, colosse né ici qui sait tout des trafics et des hors-la-loi, homme emporté qui n'a pas volé sa réputation de tête brûlée. Et il y a aussi le capitaine Anato, un Ndjuka comme Clifton, un type étrange, aux yeux jaunes, dont personne pas même lui ne sait d'où il vient vraiment. Clifton l'ignore encore, mais dans sa fuite vers l'est il ne va pas tarder à croiser des fantômes. Ceux de la guerre du Suriname. Des fantômes qui tuent encore. Qui ne cessent pas de tuer.
En ranimant les souvenirs de la guerre civile qui provoqua à la fin des années 1980 le passage de milliers de réfugiés sur les rives françaises du Maroni, Colin Niel nous plonge dans une Guyane qui voudrait tout oublier des spectres de cet oppressant passé. Alors qu'au Suriname les gros bonnets de la drogue ont remplacé les Jungle Commando, le destin de trois jeunes hommes va se trouver pris dans le double piège des cartels de la cocaïne et des revenants d'une guérilla perdue.

Colin Niel

Colin Niel a travaillé en Guyane à la création du Parc amazonien durant plusieurs années. Il a publié *Les Hamacs de carton* (2012, prix Ancres noires 2014) et *Ce qui reste en forêt* (2013, prix des lecteurs de l'Armitière 2014, prix Sang pour Sang Polar 2014) qui mettent en scène le personnage d'André Anato.

Du même auteur, dans la même collection

Les Hamacs de carton, 2012, prix Ancres noires 2014
Ce qui reste en forêt, 2013, Prix des lecteurs de l'Armitière 2014,
prix Sang pour Sang Polar 2014

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Christopher Anderson/Magnum Photos
Carte en début d'ouvrage : © Pierre Joubert, avec l'aimable autorisation de l'auteur

© Éditions du Rouergue, 2015
ISBN : 978-2-8126-1027-1
www.lerouergue.com

Colin Niel

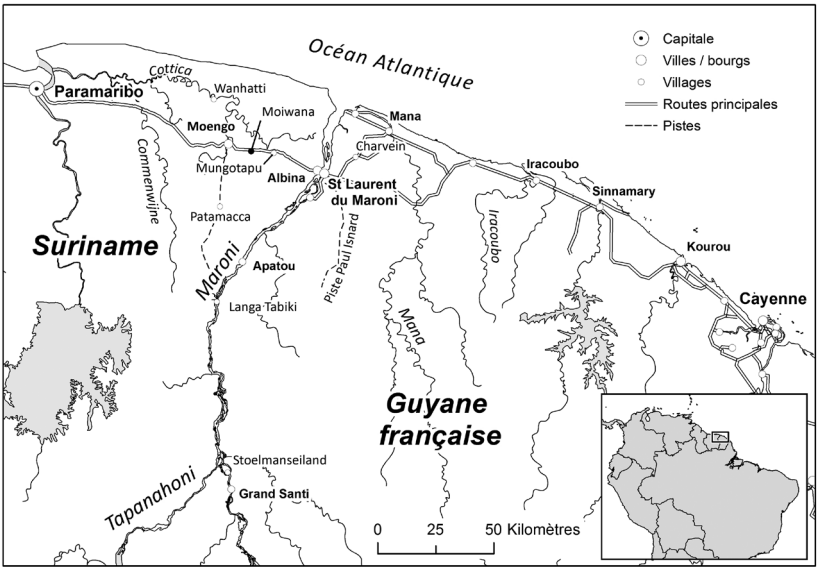
OBIA

roman

ROUERGUE
noir

À la mémoire de Claire Amblard.
On continue, tu vois.
Les mois passent, on apprend à vivre sans toi.

Carte de situation



Prologue

Depuis des semaines la rumeur enfle. Elle circule par bribes éparses, décousues, contradictoires. Le long des rivières, dans les villages, sur les routes de l'est surinamien, certains rapportent des histoires. Des choses horribles, à peine croyables. Ils racontent que des gens meurent sous les balles. Que l'armée ne se contente plus de tout contrôler, de dresser des barrages, de demander des papiers, de rechercher les rebelles. Non : ils disent qu'elle tue. Il paraît que rester devient dangereux, qu'il faut partir, que beaucoup ont déjà plié bagage, qu'ils ont fui vers la capitale. Ou vers la Guyane, là-bas les Français les accueillent.

Melita n'écoute pas les cancans. Elle sait que les gens adorent parler, soupçonner, comploter, amplifier. C'est de ça qu'ils vivent. Bien sûr que l'armée tire sur les rebelles qui la provoquent, bien sûr qu'il y a des morts. Mais elle protège le peuple. Ici, au village, la jeune Ndjuka se sait en sécurité. Au calme. Elle ne veut pas s'impliquer dans tout ça. Elle évite de penser aux hommes qui sont au combat. À son frère, parti grossir les rangs de la guérilla. Comme s'il n'avait pas mieux à faire ! Les fesses sur un banc, penchée sur le crâne de sa sœur assise entre ses jambes, Melita tresse les cheveux noirs, trois mèches coincées entre ses doigts habiles. Elle arbore un sourire discret, concentrée sur son ouvrage, gainée dans son pagne rouge et jaune. La forêt enserre les quelques maisons telle

une main ouverte, bienveillante. Les villageois s'acquittent de leurs tâches quotidiennes. Derrière le gros arbre, la rivière Cottica coule en silence, noire et lisse. Sous le carbet-cuisine, une marmite mijote au milieu des braises. Et entre les murs gris des baraques, le cul à l'air, un ruban de tissu autour de la taille pour éloigner le mauvais sort, Bradley joue avec une roue en fil de fer. Il la pousse de la main, court derrière en hurlant de joie, s'étale à terre, revient vers sa mère des larmes aux joues, la bouche à l'envers. Les deux sœurs s'esclaffent, se moquent de lui, de ses trois ans, de sa maladresse enfantine. Melita raconte en riant les derniers malheurs de Bradley, ce qu'elle doit endurer avec lui tous les jours, le chantier qu'il laisse derrière lui à l'étage de la maison.

– Tu verras quand toi aussi tu auras ton premier !

La sœur hoche le menton, amusée, un peu gênée. Elle sait que ça arrivera, bientôt. Elle a hâte. Elle lève un doigt vers le ciel.

– Yu e yee ? *Tu entends ça ?*

Melita relève la tête, scrute les nuages gris, tend l'oreille. Un bruit lointain, sourd. Mais qui gagne en volume. Les jeunes femmes se regardent, songeuses, le sourire figé. Ce n'est pas la première fois. Elles écoutent le son se rapprocher, grossir, les envelopper. Un moteur. Bientôt l'hélicoptère surgit au-dessus d'elles et survole le village au ras des cimes. Déchirant le silence, assourdissant. Il fonce, tout droit. Melita froisse le regard, les oreilles agressées. Bradley court vers elle, se jette contre son pagne, elle lui caresse la tête. Puis la machine continue sa route, droit vers le nord.

Fausse alerte.

Les filles soupirent, soulagées. Melita tire sur une mèche de cheveux, sa sœur couine.

– Allez avoue : tu as eu peur, hein ?

– N'importe quoi !

Très vite pourtant, Melita réalise que le bruit de moteur est toujours là. Ou plutôt qu'il y en a un autre. Sur la rivière, un bateau en approche. Ça peut être n'importe qui, pas de quoi s'inquiéter. Elle continue son tressage sur quelques centimètres, avec méthode.

Mais quand la pirogue accoste à l'entrée du village, elle tressaille.

Une rafale de balles au fusil-mitrailleur, qui balaye le ciel.

En un instant c'est la panique, tout le monde a compris. Ils sont là, cette fois ils sont là. Les cris fusent. Melita glisse de son tabouret, toute raide, Bradley collé contre elle. Réagir, vite, faire quelque chose. Sa sœur a déjà choisi : elle court vers sa maison, ses tresses en bataille pointées dans tous les sens. Non, pas par là, pense Melita. La forêt, tout près, à quelques mètres. Elle agrippe son fils comme si c'était un sac de riz, se jette vers les arbres, les pieds nus dans le sol boueux. Repère un amas de tiges, un trou dans lequel elle saute, plaquée à terre. Cachée, invisible, personne n'a pu la voir. Mais de là, elle, elle voit.

– Maman… Qu'est-ce qui se…

– Tapu yu mofu ! *Tais-toi ! Ne bouge pas.*

La voix étouffée, la main écrasée sur le visage de Bradley, tout tremblant. La mère et son fils, terrés entre les branches tels deux animaux traqués. Vue sur le drame qui se prépare. La respiration lourde, Melita observe, les yeux rivés sur l'impensable. Le moteur de la pirogue tourne encore. Des hommes en treillis débarquent, montent le talus. Ils glissent sur la terre molle, se reprennent, glissent encore. Combien sont-ils ? Huit ? Dix ? Ils avancent dans les allées, fusil en main, les pectoraux gonflés. Leurs pas sont mal assurés, chancelants : ils ont bu, devine Melita. Fumé, peut-être. L'alcool les rend invincibles. Ou fous.

– Maman… Pourquoi ?…

Oui, pourquoi ? Il n'y a que des femmes et des vieillards ici. Et des enfants. Les rebelles sont déjà loin. C'est eux qu'ils cherchent. Que répondre à son fils ? Sinon :

– Chut…

Face aux soldats, les villageois sont immobiles, les yeux pleins de peur. Attentifs au moindre signal. Les plus chanceux ont fui, gagné la forêt toute proche. Une tante de Melita s'avance, lève une main.

– Il n'y a personne i…

Nouveau tir de mitraillette, une salve violente. En l'air, juste pour effrayer. La femme s'écrase au sol, la tête dans les coudes. Bradley tressaille entre les mains maternelles, se perd dans un sanglot, trempe son slip d'effroi. À vingt mètres d'eux, tout le monde est

à terre. Des cris de douleur s'élèvent : les blessés, touchés au hasard par des balles sans but. Melita cherche les siens dans les corps couchés, guette les signes de vie parmi les torses nus. Qui est encore présent ? Qui a réussi à s'échapper ?

– Maman… Mi e feele. *J'ai peur.*

L'enfant gémit, fourre son visage dans le pagne de sa mère, les pieds glissant dans la boue. Melita lui couvre les yeux.

– Ne regarde pas. Surtout, ne regarde pas.

Ne pas le laisser voir ce qu'il ne peut imaginer. Trois ans, mon Dieu, il n'a que trois ans !

Celui qui semble être le chef des militaires se retourne, tout habillé de vert et de marron. Grand, carré. Il donne des ordres à ses hommes, en néerlandais. Les treillis se dispersent entre les baraques. Ils ne marchent même pas droit, ils laissent traîner le canon de leur arme sur la terre mouillée. Ils approchent des maisons, s'y introduisent, l'une après l'autre. À coups de pied, au besoin. Et ils les vident. Tout ce qui a de la valeur est sorti. Téléviseurs, postes de radio, bijoux, fusils de chasse, bouteilles de rhum. Un coffre est tiré dehors puis fracassé au sol. Les plus beaux vêtements sont gardés. Et pour chaque butin, un aller-retour vers la pirogue où tout est entassé. Ils prennent même les cassaves, les bananes qu'ils dévorent aussitôt.

Comme affamés.

– Maman…

Melita colle Bradley contre elle. En larmes. Elle pense : l'armée nationale, des pillards…

Les maisons sont vides, mais ils sont toujours là. L'un d'entre eux porte un bidon. Melita plisse les paupières, le cœur battant. Un bidon d'essence. Ils répandent le liquide sur les murs, sur les toits. Des coulées foncées imbibent le bois. Et d'un jet d'allumette, ils mettent le feu. Les flammes s'envolent en un bruit de brasier, brouillent le ciel, dépassent les plus grands arbres. Le bois crépite, se plaint. Les soldats regardent à peine. Réduire le village en cendres, pour que personne ne puisse revenir. Melita voit sa maison se consumer, agoniser sous les braises. Son passé qui brûle. Elle retient un sanglot.

Un militaire s'approche d'une autre baraque, toute petite, des peintures autour de la porte. Coup de pied : un cadenas résiste. La seconde d'après, il vole en éclats sous une rafale de balles. Le soldat baisse la tête pour entrer dans la pièce. D'où il hurle à ses collègues :

– Il y en a un !

Melita comprend aussitôt : Glen, le mari de sa sœur. Il a la fièvre, se lamente dans son hamac depuis une semaine. Le militaire le traîne hors de la bâtisse, le jette à terre. Une plaie à la jambe, il tient à peine debout. Pantalon troué, torse glabre creusé par la fatigue. Et un visage de revenant affolé.

– T'en es un, toi ! Hein, t'en es un ?!

La main pour seul bouclier, le villageois bafouille.

– Si… Si j'étais… vous le sauriez déjà !

– Oui, t'en es un…, confirme le soldat comme s'il n'avait rien entendu.

– Non…

Un non qui s'évapore dans le bruit des flammes.

Deux treillis se rapprochent, détaillent le malade effrayé au sol, l'air déçu de leur prise de guerre. Ses jambes osseuses balayent le sable dans leur agitation, il bégaye des paroles inutiles, les yeux perdus. Un militaire secoue la tête, pour chasser une ivresse qui l'empêche d'y voir clair.

– Viens par là.

Ils attrapent Glen, le poussent vers la rivière Cottica à coups de crosse.

– Maman… Qu'est-ce qu'ils font ?

– Tais-toi. Ne regarde pas.

Mais Melita, elle, voit mieux que personne. Aux premières loges de l'horreur.

Glen, à genoux en haut du talus. Quelques paroles, beuglées plus que prononcées. Un dialogue de sourds, les militaires n'écoutent rien. Ils frottent leurs yeux rouges. Le soldat le plus grand, à un mètre de Glen. Il jette son fusil, tend la main à un collègue qui lui apporte une autre arme. Melita n'en croit pas ses yeux.

Un sabre d'abattis, la lame rouillée.

Non, ils ne peuvent pas faire ça, ce n'est pas en train d'arriver, ça va s'arrêter. La Ndjuka ne respire plus, le souffle bloqué, la bouche aride. Et quand elle voit le métal voler, ouvrir le ventre noir de haut en bas, elle serre Bradley à l'en étrangler. Le cauchemar est bien réel. Glen s'effondre, se tortille à terre, en panique, ne croit pas lui-même ce qu'il voit. À ces bouts de lui qui lui glissent entre les mains. Il roule des yeux fous, cherche une issue à l'impossible. Implore du regard une aide qui ne viendra pas. Jusqu'au deuxième coup de sabre, qui lui fend la moitié du visage. Et l'achève net. Un amas sans vie étalé au sol, défiguré. Plus de spasme, plus rien. Le souvenir d'un homme malade.

Un silence morbide parcourt les lieux. Rien d'autre que le bruit du feu sur le bois et de l'hélicoptère qui survole encore la Cottica au loin. Les villageois, à terre, pétrifiés, attendant la suite. Les militaires, presque confus, incrédules devant leur crime. Tapie à la lisière de la forêt, Melita baisse la tête, regarde le petit corps collé à elle, recroquevillé dans la boue, les paumes pressées sur les oreilles. Complètement perdu, incapable de saisir la portée de ce qu'il vient de vivre.

Bradley et ses larmes d'enfant.

Bradley et ses trois ans d'insouciance.

Bradley et sa famille amputée par une guerre insensée.

PREMIÈRE PARTIE :

CLIFTON

1

Clifton referma la porte blanche, tout doucement, remit en place la poignée qui grinçait. Les mains tremblantes. Le pouls à deux cents dans les artères, ces battements qui lui secouaient les membres, qui lui enflammaient le corps. Reprends-toi. Calme, calme. Il ferma les yeux un instant, les paupières écrasées comme pour chasser les images qui l'assaillaient. À travers les vitres, dans le salon étriqué, il devinait la silhouette déformée de la vieille femme dans son fauteuil. Sa robe de chambre usée, ses cheveux raides, son verre d'eau sur la table. Immobile. Elle avait l'air morte. Elle ne sait rien, il se persuada, ne t'inquiète pas. Il se retourna, hésita. Puis traversa la petite cour, le pas pressé sur les graviers. Il tira le portail, juste assez pour se faufiler. Jeta un œil à la tête de lion en plâtre qui trônait en haut du muret. Les yeux étaient peints en rouge, il les trouva soudain effrayants. Accusateurs. Comme si eux avaient tout vu, pouvaient tout raconter. La vérité, piégée dans une statue.

Une seule idée : quitter cet endroit, vite.

Mais pour aller où ?

La rue. Déserte, du moins en apparence. Les voitures garées le long des fossés remplis d'herbes géantes. Il baissa la tête, se mit en marche sur le bitume, sous le soleil brûlant. Il était quoi, neuf heures et demie ? Son caleçon lui collait aux cuisses, il sentait la sueur glisser entre les poils de ses mollets. Il longea les petites maisons, les murs

carrelés. Des amas de déchets s'entassaient devant les portails, des feuilles de palmier desséchées, des seaux en plastique.

Sur sa gauche, un bruit.

Il sursauta.

Un moteur de débroussailleuse rugissait sur une parcelle en friche. Il garda la tête basse. Ne pas se faire remarquer, ne pas montrer son visage. Il déglutit, une boule râpeuse dans la gorge, continua de marcher. Un pied devant l'autre, rester naturel. Ne rien laisser paraître de la panique qui l'envahissait. Il s'éloigna, tourna à gauche. Traversa un parking, passa à côté d'un épicier chinois. Trois hommes traînaient devant les marchandises, une canette à la main, à la bière dès le matin. Ils le suivirent des yeux, une attraction dans leur quotidien. Ces regards sur lui, des flèches assassines. Comme dans ces films de science-fiction, où les caméras vous identifient dès qu'elles croisent votre visage. Clifton Vakansie est passé près de l'épicerie à neuf heures trente-six, il marchait en direction du centre-ville de Saint-Laurent-du-Maroni. Non, ne pense pas à ça, avance, c'est tout. Personne ne sait, tout est encore possible.

Le centre-ville, justement. Il s'arrêta devant le rond-point qui en marquait l'entrée. Des ouvriers en gilet fluo creusaient la chaussée. Un gamin pédalait sur un vélo trop grand, assis sur le cadre, un sac plastique à la poignée. Des gens partout, des voitures dans tous les sens. Clifton jeta des yeux nerveux à droite, à gauche. Il avait l'impression que le monde entier l'observait, lui et sa peur, qu'à tout moment quelqu'un pouvait hurler, le dénoncer, se jeter sur lui. Mais peut-être se faisait-il des idées. Peut-être était-il noyé dans la masse.

Invisible.

La pirogue filait à la surface du fleuve, parcourait les derniers mètres de sa longue descente. Le pilote donna un ultime coup de moteur, l'embarcation se ficha entre les bâtons plantés dans l'eau brune, grimpa sur le sable. À l'avant, des flammes dessinées au rasoir sur son crâne, un jeune Aluku jeta l'ancre : un bout de corde rafistolée et une pièce de moteur. Les passagers se levèrent de leurs petits bancs, les muscles engourdis, marchèrent vers la terre ferme,

enjambant les sacs entassés sous une bâche noire. Une femme replia le parapluie bleu-blanc-rouge qui l'avait protégée du soleil.

Assis à l'arrière, près du pilote qui vérifiait l'état de son hélice, le capitaine André Anato sortit le dernier. Il empoigna sa touque, bidon étanche qui faisait office de valise lors des trajets en pirogue, tendit deux billets au crâne rasé. Et posa le pied sur la petite plage. Les pieds dans le sable, une bande de gamins attendait l'arrivée des bateaux, calés sur leurs brouettes pour prêter main-forte aux passagers. Trois euros, on pouvait lire sur le métal, peint à la bombe. Anato se tourna vers la femme au parapluie, elle lui décocha un clin d'œil pour conclure la séance de séduction qui avait duré tout le voyage, de sourires en regards aguicheurs. Faux cils disproportionnés, boucles d'oreilles trop lourdes, combinaison moulante, rouge vif. Il lui sourit, par politesse, puis dévia le regard.

Sur la berge, les pirogues se bousculaient, bariolées de peintures géométriques. La plupart se contentaient de faire l'aller-retour entre les deux rives du Maroni. Entre Saint-Laurent et Albina, la ville d'en face, porte d'entrée du Suriname. Fruits, légumes, essence, cigarettes, stupéfiants, les marchandises s'échangeaient à longueur de journée. Seules celles qui voulaient bien passer par la douane étaient déclarées. Une frontière quasi incontrôlable. Anato remonta la pente, se faufila entre les voitures, s'arrêta en bord de route, face aux stands des vendeuses de couac sous leurs parasols multicolores. Et sortit son portable.

– Mon général. Je suis de retour, j'arrive juste à Saint-Laurent… Je vais passer la nuit ici et serai au bureau demain matin.

Il gagna le centre-ville, à pied, la touque calée sur l'épaule, en plein soleil. Petit été de mars : un mois pendant lequel la saison des pluies observait une pause, offrait un répit aux hommes. Avec seulement quelques averses, surtout en fin de nuit. Anato avait bien un cousin à Saint-Laurent, plusieurs membres de sa famille qui auraient pu le récupérer en voiture, mais il préférait rester seul. Dormir à l'hôtel. Pour éviter les questions embarrassantes. Que deviens-tu ? Pourquoi tu ne donnes jamais de nouvelles ? Tu as une femme ? La solitude et le silence comme solutions de facilité.

Surtout, il ne voulait pas parler de ce nouveau voyage. De ces dix jours de fleuve inutiles, de cette impasse de plus. De sa quête vaine.

Depuis un an, il y consacrait tous ses congés. Maroni, Tapanahoni, il avait remonté chaque affluent, franchi chaque saut, visité la quasi-totalité des villages. Ceux des Ndjukas, des Alukus, des Paramakas, des Amérindiens même. Il était resté des jours entiers à écouter les histoires des anciens. Les hommes, les femmes, sur le fleuve, ils lui avaient parlé du passé, des Premiers Temps, du marronnage, de cette époque où les peuples Noirs-Marrons s'étaient libérés de l'esclavage par la force. Il avait assisté à des cérémonies, appris à décrypter les rituels. Tout ça était en lui à présent, des racines bien ancrées, solides. André Anato, le Ndjuka. Réconcilié avec les siens. Cette langue, il la parlait enfin. Plus besoin d'intermédiaire entre lui et ses origines.

Mais ce n'était pas ce qu'il cherchait. Non ce qu'il voulait, c'était en savoir plus sur sa propre famille. Sur son père, le vrai, celui à qui il devait la vie. Antonis, c'était son nom, et à peu près tout ce qu'Anato savait. Parce qu'il n'avait laissé aucune trace. Juste des souvenirs lointains, diffus, qui se perdaient dans la mémoire des plus vieux. On se souvenait de l'homme, un chasseur hors pair, on évoquait sa mère, respectée. Mais rien de plus, dès qu'il essayait de creuser, les récits se tarissaient, les yeux se plissaient, les bouches se fermaient. Pas de cousin, de frère, d'oncle, personne à rencontrer. Une branche toute sèche, avortée. Et un trou énorme dans le cœur d'Anato, un vide impossible à combler. Arrête de chercher, il pensa. Repose-toi. La prochaine fois, prends de vraies vacances. Comme les collègues. Les Antilles, Curaçao, le soleil. Mets un terme à cette obsession qui ne mène nulle part.

Il passa devant le château d'eau, une tour blanche salie par l'humidité, sillonna les rues de Saint-Laurent, longea les anciennes maisons créoles, les lotissements HLM décatis. La transpiration mouillant son crâne lisse, son polo, son jean.

Puis il posa son bagage à l'entrée de l'hôtel Star.

Les pieds de la chaise crissaient sur le carrelage. Mal installé, Pierre Vacaresse posa une main sur l'épaule de son fils. Un geste qu'il voulait chaleureux.

– Ça va, tu tiens le coup ?

– Arrête… grogna Jérémy en se dégageant.

– Quoi ?

– Arrête de me demander si ça va. Ça ne va pas, tu le sais. Raconte-moi des trucs.

Des trucs ? Quels trucs ? Qu'y avait-il à raconter ? Autour d'eux, dans les trois autres compartiments du parloir famille, derrière les parois à mi-hauteur, les discussions semblaient évidentes, fluides. Des nouvelles des neveux, des grands-parents, des rires parfois, des pleurs plus souvent. La vie, quoi. Vacaresse, lui, assis sur sa chaise en plastique face à son détenu de fils, ne trouvait pas les mots. Ça viendrait peut-être avec l'habitude. Jérémy, épaules voûtées, tête baissée, tripotait entre ses doigts la ficelle de son survêtement sans forme. Toujours le même, il tournait avec trois tenues différentes. Plus de shorts baggy, de tee-shirts Ünkut ou de chaussures de marque, ici le maître mot était neutralité. Ne pas se faire remarquer. Il agitait la cuisse nerveusement. Parce qu'il savait que le répit serait de courte durée, que dans vingt minutes, il retournerait à l'intérieur. Dans ce lieu qui le terrorisait.

– Ta mère m'a promis de venir la semaine prochaine.

Jérémy hocha la tête, sans y croire. Et il avait raison. Mathilde disait ça chaque jour, elle le pensait sans doute. Mais Vacaresse savait que jamais sa dépressive de femme ne pourrait mettre le pied dans un tel endroit. Son enfant, son petit prince adoré, idéalisé, incarcéré. Elle n'avait toujours pas réalisé. Elle vivait dans un autre univers.

– Tu fais du sport ?

Encore une question. Non, parle-lui du dehors, du temps qu'il fait, de n'importe quoi.

– J'essaye. Il y a une salle de muscu, mais je n'y vais pas trop.

Sa voix vacillait, ses lèvres tremblaient. La porte de derrière s'ouvrit soudain. Un surveillant et un chien nerveux, qui alla fourrer son museau dans chaque recoin de la pièce. Trop de détenus se ravitaillaient en stupéfiants au parloir.

– Tu sais quoi ? Quand tu seras sorti, on pourrait aller un peu en métropole.

Silence. Le regard rivé au carrelage.

– Hein, qu'est-ce que tu en penses ? Voir du pays, ça te dirait ?

Le fils releva la tête, fixa son père.

– Ouais, il bafouilla, la voix étranglée.

Les yeux gorgés de larmes, prêtes à jaillir sur ses joues tombantes. Il était en train de craquer. Le cœur de Vacaresse se noua.

– Hé, fils. Je suis avec toi. Trois mois, tu m'entends. Avec la réduction de peine, il te reste trois mois maximum à tenir.

– Ouais. (Il s'essuya les joues de la main, se retourna pour vérifier que personne ne l'avait repéré.) Oh putain…

Merde, il n'a que vingt ans, pensa Vacaresse. C'est encore un gosse. Pour l'administration pénitentiaire, Jérémy était un *primaire* : jamais auparavant il n'avait mis les pieds en prison. À son arrivée, le surveillant avait tout de suite identifié le profil du détenu à risque : signes de nervosité, gorge nouée, coups d'œil inquiets aux barbelés. Ces jeunes-là, il fallait les surveiller de près. Surtout les premiers jours, les plus critiques, ceux durant lesquels on enregistrait le plus de tentatives de suicide. Jérémy avait aussitôt été *doublé* : mis en cellule avec un autre détenu, quelqu'un pour garder un œil sur lui. Il avait pleuré en silence dans son lit du dessus, ravalé ses sanglots plus d'une fois. Mais, heureusement, n'avait rien tenté de grave. Jusqu'à présent. Un mois avait déjà passé. Et aucune habitude ne s'était installée. Chaque matin il se réveillait avec les mêmes craintes, chaque soir il se couchait avec la même angoisse. Peur de se faire agresser le jour ; peur de faire une crise, d'avoir un problème la nuit, enfermé comme un animal. Et chaque visite de son père était aussi douloureuse.

Il prit une grande inspiration, se redressa, passa les mains sur son visage.

– Putain, putain… il chuchota. Faut que je sorte d'ici.

– Ça va passer vite, tu vas voir.

– Ouais.

Ça va passer vite, c'est tout ce qu'il avait trouvé à dire. Vacaresse aurait voulu apporter à son fils le soutien dont il avait besoin, être le père solide, la bouée de secours. Mais chaque mot semblait rater sa cible. Le procès les avait pourtant rapprochés tous les deux. Ces mois de procédure, ils les avaient vécus ensemble. Vacaresse avait appris à mieux connaître Jérémy, à approcher son monde. Mais pas

suffisamment pour rattraper des années d'incompréhension. Le fossé était encore profond. Vacaresse pensait souvent au futur, à la sortie de prison, aux moyens de réinsérer son fils dans la vie. Peut-être réussirait-il à avoir son bac grâce aux cours par correspondance qu'il venait de commencer. Puis il ferait quelques années d'études. Informatique, multimédia, un de ces trucs à la mode où le boulot ne manque pas. Mais il était trop tôt pour en parler. Il connaissait déjà la réponse de Jérémy. Arrête, tu m'emmerdes avec mes études…

Alors ils ne parlaient de rien.

Vacaresse regarda sa montre : plus que quelques minutes. Les uniformes se rapprochaient de la porte. Dans le compartiment d'à côté, derrière la paroi en contreplaqué, les embrassades commençaient. Et des je t'aime, et des je pense à toi, et des bisous d'enfant. Quelques mots doux en portugais. De l'amour à ne plus savoir qu'en faire.

Trouver un dernier sujet.

– J'ai un nouveau contrat.

– Ah ouais. C'est quoi, ton deuxième ?

– Troisième. C'est dans l'Ouest, à Saint-Laurent.

– J'aime bien là-bas. C'est sympa.

– Bon, ce n'est pas grand-chose, mais c'est bien de se remettre au travail.

– Cool. Ouais, c'est cool.

– Oui.

Un silence passa. Le père observant son fils, le fils observant ses pieds.

– Bon, ça va être l'heure je crois.

– Putain, je vais passer à la fouille, chuchota Jérémy, angoissé.

Se retrouver nu avec un surveillant, un rideau usé pour seul rempart face aux autres détenus, la fouille obligatoire après le parloir n'avait rien d'une partie de plaisir. Jérémy redoutait ces instants d'impudeur. Dévoiler à ces inconnus son ventre mou, ses cuisses trop grosses, son sexe caché sous ces bourrelets dont il avait honte depuis si longtemps. Un porc en batterie, c'est à ça qu'il pensait à chaque fois. Il se demandait comment faisaient les autres, pourquoi pour lui c'était si dur. Pourquoi il devait endurer tout ça.

La porte s'ouvrit à nouveau. Jérémy fixa son père. Un regard de détresse.

Je ne veux pas retourner là-dedans. Fais quelque chose.

Vacaresse longea les bâtiments de la prison, les murs bleus, les tours blanches. Les barbelés entortillés aux toits. Au loin, des cris s'échappaient de la maison d'arrêt pour femmes : les détenues cherchaient à établir un contact avec le quartier homme. Il se racontait que, par le passé, une idylle était née ainsi, d'une de ces discussions hurlées de cellule à cellule, avec un mariage à la clé une fois purgées les peines des deux amants.

Le centre pénitentiaire de Rémire-Montjoly, à quelques kilomètres de Cayenne. Six cents places, sept cents prisonniers, jusqu'à huit cents quelques années plus tôt. Une population carcérale majoritairement étrangère, et des violences fréquentes avec fabrication d'armes artisanales. En 2008, plusieurs détenus avaient attaqué l'établissement pour ses conditions de détention inhumaines, et remporté le procès : trois mille euros d'indemnités pour les plus chanceux. Et deux vagues de travaux pour augmenter la capacité d'accueil.

Mon fils est là-dedans, se répéta Vacaresse. Il avait envoyé plus d'un criminel derrière ces murs. Homicide, violences sur mineur, proxénétisme, il avait encore en tête le profil de chacun d'eux. Il les avait approchés, en interrogatoire, en garde à vue, au procès. Avait fouillé dans leur vie, dans leur famille, appris à connaître les détails de leur existence. Et aujourd'hui, ces condamnés vivaient aux côtés de Jérémy. Il les croisait dans les couloirs, les salles de sport, les douches. Il n'y avait que dans les cellules et à l'intérieur des unités qu'on pouvait faire le tri, que les détenus étaient regroupés par type de peine.

Vacaresse monta en voiture, poussa la climatisation au maximum. Direction Cayenne, en évitant la caserne de gendarmerie. Route de la Matourienne, Rémire et ses villas chics, route de Montjoly. Un fromager géant abritait une station essence prise d'assaut suite à un préavis de grève des pompistes. Des conducteurs en panique : le dernier mouvement en date avait paralysé le département. La ville

cuisait sous un plafond nuageux qu'on aurait cru pouvoir toucher, opaque et blanc.

Avenue Voltaire. Deux pièces en centre-ville, non climatisées, mal ventilées : un concentré de chaleur de quarante-cinq mètres carrés. C'est ce que Vacaresse avait dégoté pour installer son couple dans l'urgence. Avant d'y voir plus clair niveau finances, de trouver mieux quand Jérémy sortirait de prison. Il ouvrit la porte de la chambre. Mathilde était là, couchée sur les draps moites, minuscule au milieu du lit, les mains posées sur le ventre. Une gisante. Sur ses yeux, un masque de sommeil noir. Son front luisait de sueur.

– Je ne dors pas, elle informa, la voix cassée.

Autrement dit : j'essaye de dormir, ne me dérange pas. Elle pouvait rester des heures ainsi allongée, sans bouger. Guettant un sommeil devenu rare, espérant un miracle qui la sortirait de ce qu'elle appelait son *cauchemar*. Un fils en prison. Les antidépresseurs lui maintenaient juste la tête hors de l'eau. Vacaresse ferma doucement la porte. Il fit de l'ordre sur son bureau, rassembla son matériel, vérifia le dossier de sa cliente. Il rédigea un message pour Mathilde, le colla sur le frigo. Quelque chose de gentil, qu'il ne pensait qu'à moitié. Puis il quitta l'appartement. Il reprit le volant de son véhicule, mit le contact. Et s'éloigna bientôt de Cayenne pour rejoindre l'Ouest guyanais.

Saint-Laurent-du-Maroni. Son troisième contrat.

2

Le major Franck Marcy longea le câble électrique clandestin qui courait sur la terre grise, se planta en haut du talus. Cigarillo aux lèvres, Ray-Ban remontées sur le front, les bras croisés sur son torse imposant. À ses pieds, un paysage de bois, de tôle et de parpaings. Une centaine de baraques illégales, bricolées, bancales, fichées dans le sable derrière un lycée. Pas d'agencement particulier, on devinait des allées labyrinthiques serpentant entre les murs sombres. Plus bas, sous une masse végétale informe, on imaginait un petit marécage insalubre. Cité Carton, c'est comme ça que les habitants appelaient leur quartier. Interdit de parler de bidonville. Le terme officiel, moins dégradant, c'était : *habitat spontané*. Le major sillonnait les artères de Saint-Laurent-du-Maroni depuis la maternelle, il en connaissait chaque recoin, chaque histoire. Pourtant chaque fois qu'il venait ici il découvrait de nouvelles bicoques, effaré par l'ampleur du phénomène. Il observa longuement l'endroit, témoin impuissant des mutations de sa ville natale. Tout allait si vite. Il songeait à sa forêt, aux lieux où il aimait encore aller chasser, peu à peu grignotés par cette urbanisation anarchique.

Parce que si la population de la Guyane augmentait, celle de Saint-Laurent explosait littéralement. Les chiffres faisaient peur : quarante mille habitants recensés, trois fois plus prévus d'ici quinze ans. Une croissance comme on n'en constatait plus que dans certains

pays d'Afrique. La ville du fleuve serait bientôt la première commune de Guyane, loin devant Cayenne. En cause, une natalité galopante, mais aussi une immigration permanente. Du Suriname notamment, le pays voisin, que quelques minutes de pirogue suffisaient à relier. Des bateaux chargés de candidats à une vie côté guyanais, pour rejoindre la famille, pour trouver du travail, pour accoucher en territoire français. Certains obtenaient des papiers, d'autres faisaient sans. La plus grande maternité de France affichait deux mille cinq cents naissances par an. Français ou étrangers, tout le monde cherchait un logement. En marge des circuits classiques, un réseau parallèle de locations et sous-locations avait émergé. Les marchands de sommeil s'enrichissaient sur le dos des familles nombreuses entassées dans leurs taudis. Et les quartiers illégaux se développaient en périphérie : on s'installait sur les terrains de l'État, on défrichait si nécessaire, on s'organisait autour de noyaux familiaux. Très rarement délogés par les autorités dépassées. Au mieux une quinzaine de permis de construire étaient délivrés chaque année sur la commune, tout le reste sortait de terre sans autorisation. La mairie tentait bien de maîtriser cette démographie débridée à coup de lotissements sociaux et d'opérations de relogement pour ceux qui y avaient droit, les quartiers libérés étaient aussitôt réoccupés par d'autres squatteurs. Les boîtes aux lettres s'empilaient à l'entrée de ces cités clandestines. Citernes, branchements sauvages sur le réseau électrique, même insalubres elles visaient l'autonomie. On finissait par installer des pompes à bras pour que les habitants aient au moins un accès à l'eau. Et les noms de quartiers apparaissaient, parfois officiels, parfois inventés par les résidents. Vietnam, Jakarta (ou Djakata, selon la prononciation), Trou Cochon, Baka Lycée (derrière le lycée), Baaka Wata (l'eau noire), Cupuaçu. Chaque secteur avait son histoire, son origine, sa population.

Les gendarmes, eux, essayaient de suivre cette dynamique sans fin, de s'adapter aux évolutions d'une ville que beaucoup d'entre eux découvraient encore. Et quand ils étaient perdus, ils questionnaient Franck Marcy. L'originaire, comme on appelait les agents issus du territoire. L'ancien, celui qui savait tout au sein de la compagnie de Saint-Laurent, qui connaissait le plus de monde. Qui comprenait, au

moins un peu, ce qui se tramait par ici. Dans chaque quartier, Marcy avait son informateur, homme, femme, adolescent, identifié lors de précédentes affaires, rencontré deux ans, trois ans plus tôt. Une relation soigneusement entretenue, souvent inconnue de la hiérarchie qui fermait les yeux autant que possible, consciente de la valeur d'un tel réseau. Mieux valait ne pas savoir ce qu'il promettait en échange de ces informations.

Le major termina son cigarillo, écrasa le mégot dans le sable, rangea le filtre dans sa poche. Il resta un court instant, le regard braqué sur les toits étalés en contrebas. Murmura :

– Clifton Vakansie. C'est donc là que tu te caches. On va s'occuper de toi. *Chans zwa a pa chans kanna*.

La chance de l'oie n'est pas celle du canard. Un *dolo,* un de ces proverbes qu'il affectionnait. Quelques mots pour lui-même, pour se raccrocher à sa culture créole, pour se donner du courage avant de lancer l'opération sur la cité Carton. Il allait falloir se faire discret, les gendarmes n'étaient pas chez eux ici, même en civil on les repérait de loin. Surtout les Blancs, il pensa en jetant un œil aux collègues du peloton de surveillance et d'intervention. Au téléphone, son informateur avait été catégorique : Vakansie se terrait dans une bicoque au cœur des baraquements. Chez sa copine. Faites attention, avait prévenu l'homme : elle a un nourrisson. Une bonne occasion de tester la fiabilité de ce nouvel indic.

Marcy se retourna, descendit de son belvédère, rejoignit l'équipe postée derrière les constructions. Le sentier d'accès au quartier longeait le lycée II. Le long des grilles, trois brouettes métalliques et trois femmes qui vendaient sandwichs et casse-croûte aux élèves, à travers les barreaux. Les gendarmes firent un dernier point sur l'opération. Une interpellation sans accroc, c'était l'objectif. Répartition des rôles, destination finale, signalement du suspect, rappel des règles de sécurité.

Et en avant.

Marcy en tête, pistolet automatique serré à deux mains. Les autres derrière. Gilets pare-balles sur les polos. Collés aux murs de bois, se faufilant entre les baraques sur le sable fin. À gauche un poulailler bricolé, un numéro peint à la bombe sur la tôle. À droite une salle de bains à ciel ouvert, trois parois couvertes de toile cirée. Enchaîné à

un poteau, un macaque juché sur une antenne parabolique suivait des yeux leur avancée. Une opération hasardeuse : difficile de rester à couvert. Et des issues multiples si le suspect prenait la fuite.

Marcy serra les dents. Ne bouge pas Vakansie, reste dans ta baraque.

On va faire ça en douceur, hein.

Une demi-heure avait passé dans la chaleur de la petite pièce. Une demi-heure sans un mot, sans discussion, sans émotion. Rien d'autre que les paroles de la télévision pour remplir l'espace. Une série américaine. Clarice avait laissé entrer Clifton, l'avait vu s'affaler sur le canapé usé dans son jean tout propre qui lui tombait des fesses, son polo à rayures, avec son sac de sport en bandoulière. La coiffure soignée : des petites mèches hérissées partout sur le crâne. Dès qu'il avait mis le pied sur le lino, elle avait compris que quelque chose n'allait pas : il était muet, transpirant, pâle. Mais elle n'avait posé aucune question, enfermée dans sa routine de jeune maman. Parce qu'au fond, ce qui lui arrivait, elle s'en fichait. Elle aussi avait ses problèmes et il n'avait rien fait pour l'aider. Le père de sa fille, ce bon à rien. Pas fichu de trouver de quoi acheter un paquet de couches, de rapporter un peu d'argent pour élever l'enfant. Parler, promettre, il ne savait faire que ça. C'est ma fille, tu verras, elle aura tout ce qu'elle veut, il disait ça pendant la grossesse, et elle l'avait presque cru. Du blabla, des paroles de mec : depuis la naissance, il n'y avait plus personne. Il fuyait. Clarice assumait tout, toute seule, tout le temps. Pour l'argent, elle se débrouillait avec la famille, et les allocations. Parfois elle se disait qu'elle n'avait plus besoin de lui, qu'il pouvait bien partir. D'autres fois elle espérait, se persuadait qu'il n'était pas pire qu'un autre, rêvait qu'il finisse par mûrir un peu. Mais le voir comme ça, faible et apeuré comme un enfant, ça la laissait indifférente.

Clifton essuya du poignet la sueur qui lui inondait le front. Il observait Clarice s'affairer. Elle ne le regardait même plus, tout occupée à laver la petite. Tasse à la main, elle puisait l'eau dans un seau en métal où infusaient tiges et feuilles mortes, lui conférant

cette couleur brune propre aux bains traditionnels. Elle portait un pagne autour de la taille, par-dessus ses vêtements. Ne pas prendre froid : la coutume noire-marron, obligatoire pendant trois mois après l'accouchement. Clifton avala sa salive, aride. Il cherchait ses mots. Lui dire pourquoi il était là ? Tout lui raconter, lui demander de l'aide ? Non. Tu es un homme, pas un mendiant. Tu vas te débrouiller tout seul. Pour ta fille. Les bouffées de chaleur continuaient, l'assaillaient sans cesse depuis… depuis que tout avait dérapé. Mon Dieu, il pensa. Ça ne devait pas se passer comme ça. Il réalisait à peine. Dès que les images des dernières heures lui revenaient, il fermait les yeux. Un vrai cauchemar. Pense à autre chose, il se répétait. Il tripota l'élastique entortillé d'une de ses petites nattes. Oui, tu vas te débrouiller tout seul. Attends juste un peu que ça se tasse. Ici ils ne te dénicheront pas, tu es tranquille pour un moment. Et après, tu verras comment faire. Peut-être que rien n'est perdu, que tu peux encore y arriver. D'autres ont réussi avant toi.

C'est lui qui avait trouvé le prénom de la petite. La seule chose sur laquelle il avait eu son mot à dire, d'ailleurs. Il avait choisi : Djayzie, rapport au rappeur new-yorkais. Sept cents millions de dollars, c'était la fortune de l'Américain. Un nom comme ça, ça ne pouvait que lui porter chance. Djayzie, seulement deux mois et déjà une merveille. Ses petits cheveux plaqués sur le crâne, ses petits yeux translucides, son petit nez enrhumé, ses petites cuisses grassouillettes qu'elle agitait dans l'eau brune. Tout un monde à elle seule. Un monde sans problème. Un monde sans Clarice, sans sa mère, sans tous ces parasites qui l'empêchaient de devenir quelqu'un. Juste elle et lui, Djayzie et Clifton. La fille et le père, unis pour la vie. Eux deux contre les autres. Depuis sa bassine, elle lui souriait. Sa mère aurait dit le contraire, mais lui, il en était certain. Il aurait voulu s'approcher d'elle, la prendre dans ses bras, la bercer. Mais Clarice était là. Depuis quand tu t'occupes d'elle ? Tu vas la faire tomber. Il voyait ça d'ici. Elle le bridait dans son rôle de père.

Elle sortit Djayzie de la bassine, la sécha, lui remit sa minuscule couche et son body rose. Dans la paume de sa main, elle mélangea un peu de pommade Vicks avec de l'huile de coco et du camphre, avant d'étaler le produit sur la fontanelle encore molle de la petite. Puis elle

l'installa entre deux coussins. Elle se leva, réajusta son pagne sur son ventre flasque, fixa Clifton un instant. La mine condescendante sous ses cheveux ébouriffés. Elle avait le visage un peu bouffi.

– Tu veux manger ? J'ai de la soupe chinoise.

Une casserole fumante sur le réchaud à gaz, dans la cour derrière la maison.

– Non, il fit, malgré la faim qui lui déchirait l'estomac.

Elle tchipa. Ce gars-là, elle ne le comprendrait jamais. Tant pis pour lui, elle n'était pas sa nounou après tout. Elle s'approcha de la porte ouverte, souleva de la main le rideau bleu, passa la tête dehors. La lumière du jour se jeta dans la maison, fit contre-jour sur l'écran du téléviseur.

– Ma mère arrive, tu devrais partir.

Sa mère, une harpie, Clifton la détestait. Combien de fois elle l'avait insulté, l'avait chassé de la baraque ? Avec ses cris de folle qui résonnaient dans tout le quartier, incompréhensibles. L'humiliation totale. Tout ça devant Clarice. Et devant Djayzie. Pourquoi devait-il supporter cela ? Parce qu'elle était chez elle, tout simplement. Et qu'en le traitant de vaurien, elle n'avait pas complètement tort. Jusqu'à présent en tout cas. Car ça allait changer.

Il se mit debout, gonfla le torse pour se donner de l'importance. Il fit quelques pas sur le linoléum, contourna la montagne de linge sale entassée dans un carton, puis sortit dans la cour. Le ventre dur, un sac de ciment. Il gratta le sol de la pointe de sa basket. La vieille avançait, un sac Super U surchargé calé sur la tête, la main droite sur un côté pour l'empêcher de tomber. Il reconnut sa face ridée, ses yeux méchants. Elle remontait le talus, un effort à chaque pas. À mi-pente, elle fit une pause, posa son barda, fronça le regard sur sa droite. Quelque chose avait attiré son attention. Quelque chose qui s'approchait, entre les murs des maisons.

Clifton se décala, scruta l'endroit à son tour. Et il comprit.

Les babylones !

Marcy était encore à cinquante mètres de la baraque, embusqué au pied d'une citerne, les doigts serrés sur son Sig Sauer, toute

l'équipe derrière lui, lorsqu'il aperçut Clifton Vakansie. Un Noir-Marron, un mètre soixante-quinze tout au plus, sac de sport à terre, tenue large, le crâne plein d'élastiques. Pas de doute possible, c'était bien lui : avec tous les témoignages récoltés dans la journée, le major s'était fait une bonne idée du personnage. Mais que faisait-il dehors, à balayer la poussière avec ses baskets, les mains dans les poches ? S'il ne rentrait pas dans la maison, l'interpellation allait s'avérer difficile.

Le quartier était quasi désert. Des poules qui gloussaient, quelques chants d'oiseaux dans les arbres. En contrebas, des palmiers s'égaillaient dans une eau stagnante. Un reggae commercial provenait d'une buvette trois cents mètres plus loin, le tube de Morgan Heritage :

– *You don't ha fi dread to be Rasta… Don't ha fi dread… This is not a dreadlocks thing… Divine conception of the heart, well…*

Le major s'essuya le front. Allez Vakansie, retourne à l'intérieur, fais-moi plaisir.

Mais le suspect ne bougeait pas, il faisait du surplace, les gestes nerveux. Les sourcils froncés, tendu. Il glissa une main sous son polo, se gratta le ventre. Plus bas, Marcy repéra une femme qui remontait en direction de la maison. Une marche laborieuse de fin de journée, provisions sur la tête. Avance, ma vieille, passe ton chemin. Mais la vieille en question l'entendait autrement. Elle s'arrêta, posa son sac. Puis se tourna dans la direction des gendarmes, la main sur le crâne, le regard fouineur. Le major s'écrasa au sol. Elle va tout faire foirer ! Tapi sous la citerne, il jeta un œil à Vakansie. Le jeune était sur ses gardes, elle avait attiré son attention. Non, tu n'as rien vu, retourne-toi, nom de Dieu.

Mais si. Clifton Vakansie avait vu.

Et il détala d'un coup.

– Merde !

Le major bondit, intima à ses collègues de gagner la baraque. Et s'élança derrière le fuyard.

– Arrête-toi ! il hurla.

Sans effet. Vakansie fonçait, une fuite effrénée. Son corps de jeune adulte à plein régime, la main sur l'abdomen, l'autre serrée sur son sac. Façades de bois noir, tôle ondulée rouillée, paraboles, fils à linge, gouttières dans tous les sens. La cité Carton à grandes foulées,

dérapant sur le sable sec. Marcy ne le quittait pas des yeux, attaquait chaque virage avec l'espoir de lui tomber dessus. Vakansie jetait des regards en arrière, en panique, la bouche déformée. Avec une bonne avance, pas loin de cent mètres, une cadence de sprinteur. Tu n'iras nulle part ! pestait Marcy. Il donnait tout ce qu'il avait. Mais déjà il fatiguait, les poumons ne suivaient pas, douloureux. Le souffle, ce foutu souffle, le tabac. Et l'âge. Devant les baraques, de plus en plus de curieux, attirés par la poursuite. Des filles en paréo, les cheveux en bataille, interrompues dans leur séance de coiffure. Des hommes en débardeur, des gamins en surnombre, le slip détendu. Des cris de soutien. Tout le monde avec Clifton ! Dehors les babylones ! Ne pas se laisser impressionner, garder le rythme. Malgré la douleur : chaque inspiration était une souffrance, lui arrachait la poitrine.

Au détour d'une paroi grillagée, le jeune glissa, s'étala dans un nuage blanc, heurta un bidon métallique. Il gémit, se releva aussitôt. Le coude en sang, du sable dans la bouche. Coup d'œil effrayé au gendarme, il s'essuya le visage, cracha. Et reprit sa course. Les jambes en feu dans les allées poussiéreuses. Un mur en bois : Vakansie s'accrocha, se hissa à la force des bras, les baskets gigotant dans le vide. Et il bascula de l'autre côté. À plat ventre au milieu d'une petite cour. Un vieillard interdit, un coq outré. Et une épine dans le mollet. Le major peina à le suivre, escalada à son tour, le bas du pantalon pris dans un clou tordu. Il s'étala sans grâce, l'épaule râpée par le sable.

– Putain !

Il releva la tête. Devant lui, l'obstacle. Un talus raide, qui montait jusqu'à la route en une trouée boueuse entre troncs d'arbres et buissons. Le fuyard courut, s'engagea, grimpa dans la terre humide, accroché aux feuillages, aux racines, à une carcasse de voiture jetée là. Comme s'il avait fait ça toute sa vie, un vrai petit singe. Quand Marcy débuta l'ascension, le jeune homme était déjà en haut, reprenant son souffle. Il regarda le gendarme glisser dans la boue, se débattre avec les végétaux, enrager, cracher ses poumons. Saloperie ! Distancé, pour de bon cette fois. Le major réussit à atteindre le sommet en grognant, lourd et pataud. Et une fois sur l'asphalte, il ne put que constater son échec : Vakansie s'éloignait, passager d'un scooter qui l'avait pris au vol. Des gaz d'échappement noirs, un moteur qui

pétarade, c'est tout ce qui restait de lui. Pas de plaque d'immatriculation, impossible d'identifier la marque ou le modèle de l'engin. Pas de carénage non plus d'ailleurs, juste un squelette de métal. Le phare arrière droit explosé.

Plié en deux au milieu de la chaussée, les poumons brûlés, Marcy hurla. Un juron rempli de rage sous les regards des badauds amusés. Il fixa une dernière fois la silhouette qui disparaissait au loin. Clifton Vakansie, il se répéta. Rappelle-toi de moi.

Pli ta, pli tris.

Plus ça tarde, plus ça sera dur pour toi.

Retour dans la baraque. Le polo déchiré, le pantalon noir de terre, Marcy passa la porte en écartant le rideau. Lèvres serrées, regard mauvais. L'orgueil meurtri, il digérait mal son échec. Ses yeux fuyaient ceux des collègues qui s'abstinrent de tout commentaire. Ils l'avaient déjà vu dans cet état, savaient comment réagir. Par le silence. Lui laisser du temps pour se calmer.

L'intérieur était sommaire : matelas au sol, fauteuils de récupération, téléviseur posé sur trois planches assemblées. Un paquet de linge sale débordant d'un bac en carton. Aux murs, fixés de travers sur le contreplaqué, des posters aux couleurs délavées, groupes jamaïcains et bodybuilders. La précarité de l'habitat spontané. Seul détonnait un énorme buffet en bois de menuiserie importé du Suriname, sur lequel trônaient une série de photos de famille et un chien en peluche. Le major se cala le dos contre une paroi. La lumière du jour passait entre les planches disjointes. Dehors, les habitants s'approchaient, on entendait leurs murmures, leurs critiques, leur grogne.

Clarice, la copine de Clifton Vakansie, vautrée dans le canapé, tentait de rassurer son nourrisson gémissant dans un body rose bonbon. La jeune maman était plutôt ronde, mal remise de sa grossesse, on devinait la forme de son ventre sous son tee-shirt. Elle râlait, tchipait, autant en réponse aux questions des gendarmes qu'en réaction aux commentaires de sa mère, debout derrière elle. La vieille se répandait en paroles méchantes sur son gendre. Un beau parleur,

fainéant comme tout, incapable de gagner sa vie, de s'occuper d'une femme et d'un enfant. Il n'y avait rien à en tirer, qu'il aille au diable ! Clarice, elle, en dressait un portrait moins radical, essayait de le défendre, au moins un peu. Ce n'était pas un voyou, il n'avait jamais rien fait de grave, juste des petits trafics par-ci par-là. Pas pire qu'un autre, elle était seulement en rogne contre lui. Il fallait qu'il se trouve un travail, elle le tannait avec ça depuis des semaines. Elle avait l'air tiraillée, un peu amoureuse un peu désabusée. Et perturbée par cette intrusion des forces de l'ordre dans la minuscule bâtisse clandestine.

– Savez-vous ce qu'il faisait ces derniers jours ? questionna Marcy. Hier, avant-hier, ce matin, vous étiez en contact avec lui ?

Clarice tapota le dos de sa fille, secoua la tête.

– Aucune idée. Il a débarqué tout à l'heure, il s'est installé sans dire un mot. Je ne l'avais pas vu depuis une semaine.

– Il ne vous a rien dit de particulier ?

– Non. Il était bizarre. D'habitude il raconte sa vie, il invente des trucs pour se rendre intéressant.

Elle changea le bébé de position, cala sa petite tête sur son épaule. Elle se remémora les bons moments passés avec Clifton, à l'époque où elle gobait encore ses mensonges. Il la traitait comme une princesse, à ses côtés elle se sentait presque belle, mise en valeur par ses discours de séducteur. Avec son visage tout lisse, un peu enfantin, elle avait cru qu'il serait différent des autres, qu'il ferait ce qu'il faut pour sortir du trou. Elle aurait été prête à le suivre n'importe où, en Guyane, en métropole, au Suriname. Mais de tout ça il ne restait presque plus rien. Des désillusions, peu à peu elle avait fini par redescendre sur terre. Elle avait compris : les hommes se valaient tous, ce n'était pas sur eux qu'il fallait compter. Pourtant, à cet instant, face aux gendarmes, elle était inquiète pour lui. Cette fois c'était du sérieux, pas besoin d'avoir le baccalauréat pour s'en rendre compte. Elle hésita avant de poser la question.

– Pourquoi… Pourquoi vous le cherchez ? Il a fait quelque chose ?

C'est le gars plein de terre qui lui répondit. Il faisait peur, elle avait l'impression qu'il mesurait plus de deux mètres. Et ce qu'il dit lui glaça le sang.

– Plutôt oui. Il a tué quelqu'un.

3

Le gendarme en uniforme s'approcha des deux époux, serrés l'un contre l'autre sur le petit banc, la main dans la main, le regard dans le vague.

– Monsieur Nicolas, il annonça doucement. On… On va l'emmener maintenant.

Le père esquissa un froncement de sourcils. Puis, sans tourner la tête, il hocha le menton. On va se contenter de ça, estima le sous-officier. Il donna le signal aux employés des pompes funèbres qui venaient d'arriver sur les lieux. Dans la petite chambre, sur le sol carrelé, ils firent glisser la fermeture Éclair de la housse mortuaire sur le corps du garçon. Puis ils soulevèrent la dépouille, traversèrent le salon, la portèrent hors de la maison, à pas lents sur les graviers, la chargèrent dans le fourgon garé le long du fossé. Les parents observèrent leur fils quitter le domicile, emballé comme un morceau de viande. Le moment de la séparation, toujours difficile. Ils se tenaient droits, tentaient de préserver un peu de leur dignité devant les uniformes qui arpentaient leur foyer depuis le matin. La mère, en larmes, se retenait de hurler, ça se voyait. Tout était à l'intérieur. On leur avait expliqué que le corps leur serait rendu après l'autopsie. Pour la veillée mortuaire, c'était la tradition catholique créole : le défunt devait être exposé aux proches pendant une nuit entière, dans son cercueil ouvert. Le prêtre était déjà passé, avant tout le monde, le

matin. Il connaissait bien la famille, très pieuse, assidue aux messes de sa paroisse. Toujours dans les premiers rangs à l'église. Il allait préparer une prière toute particulière, en l'honneur du jeune Willy.

Assassiné.

Le père de la victime portait une moustache broussailleuse et avait un ventre énorme serré dans un tee-shirt taché. La mère, Carole Nicolas, était à la limite de l'obésité, une blouse jaune et un chapeau de paille, les mollets couverts de varices. Une Bible sur les genoux. Elle paraissait exténuée, elle avait tellement pleuré, tellement crié depuis ce matin. Tellement manifesté sa douleur. Ils étaient assis sur leur minuscule terrasse, coincés entre le mur et la barrière rouillée. Peut-être l'un d'entre eux allait-il craquer à nouveau, exploser d'un instant à l'autre, les gendarmes s'attendaient à tout. Une famille créole, installée dans une petite villa du quartier des Cultures, partie nord de Saint-Laurent. De leurs quatre fils, Willy était le dernier, le seul à habiter encore chez ses parents. Les autres étaient grands. L'un d'eux au moins avait réussi, agent comptable en Martinique. L'aîné vivait à Cayenne d'on ne sait quoi, ne donnait jamais de nouvelles. Dans la cour, entre les graviers rouges, se dressaient un papayer et une antenne parabolique plus noire que blanche, reliée au toit par un fil électrique détendu. Trois carcasses de voitures à moitié démontées occupaient le fond du terrain, le père y puisait tout ce qui était en état de marche. À l'intérieur, au milieu du salon, la grand-mère installée dans un fauteuil. Pas un mot, pas un mouvement pour confirmer qu'elle était vivante. Juste une respiration, laborieuse et encombrée. Au moment du drame, elle était à la même place, elle avait sûrement tout vu de ses yeux vitreux. Mais ni le major Marcy ni personne n'avait réussi à en tirer quoi que ce soit.

Dans la ruelle un attroupement s'était formé. Il y avait les voisins, la famille, arrivés pour témoigner de leur soutien aux parents effondrés, proposer leur aide matérielle, assurer qu'ils allaient prier pour eux. Et il y avait les badauds, les curieux venus voir quel drame agitait le quartier. De quoi on parlerait le soir aux infos.

C'est la mère qui avait découvert le corps de son fils. Autour de dix heures du matin, alors qu'elle revenait du marché le panier rempli de légumes pays, ignames et dachines. Elle avait trouvé le portail

mal refermé, s'en était étonnée, était entrée en devinant que quelque chose venait d'arriver. Avait jeté un œil dans le salon, dans la cuisine. Et l'avait vu, enfin, dans sa chambre. Le cadavre de Willy. Vautré sur son lit au milieu du drap froissé, une expression d'horreur sur le visage, les yeux éteints. La table de nuit renversée, peut-être pendant une bagarre. Pas de légiste dans l'Ouest guyanais, c'est l'unique technicien de la brigade de recherches de Saint-Laurent qui s'était chargé des observations sur site. Il faisait l'hypothèse d'une mort par strangulation, à mains nues en première analyse. Plus des coups portés au visage. Tout ça dans l'attente de l'autopsie.

Sitôt la gendarmerie sur les lieux, l'enquête avait commencé. Pour en prendre la direction, le commandant de compagnie avait choisi le major Franck Marcy. Qui n'avait pas perdu un instant, comme à son habitude.

À onze heures moins le quart, les époux Nicolas dressaient le portrait de la victime. C'était surtout le père qui avait parlé, la mère était trop affectée, à moitié couchée sur le corps inerte de son enfant. Willy Nicolas, un jeune de vingt-trois ans, pas plus difficile qu'un autre. Sans diplôme, il avait raté le bac et renoncé à retenter sa chance, il jobait à droite à gauche. Un peu dans le bâtiment, un peu dans la manutention. Pas de quoi faire la fierté d'une mère, mais rien pour la déshonorer non plus. Casier judiciaire vierge. Les parents disaient n'avoir pas vu leur fils depuis trois jours, mais cela lui arrivait souvent. Non, ils n'avaient aucune idée de qui pouvait lui vouloir du mal, c'était un garçon sans histoire. Complètement désemparés.

À onze heures trente, un voisin cancanier en tenue de débroussailleur racontait avoir aperçu un jeune homme sortir de la maison Nicolas et marcher rapidement dans la rue, l'air perturbé, fuyant les regards. Un Noir-Marron, il précisa, comme une preuve qu'il s'agissait bien du meurtrier. On sait de quoi ces gens-là sont capables… Le genre de discours que les gendarmes entendaient parfois, qu'ils faisaient mine de ne pas relever. Ce témoignage fut bientôt confirmé par plusieurs résidents du quartier. Et par les habitués de l'épicier chinois, qui buvaient et discutaient sur le trottoir quand le jeune était passé. D'autres voisins disaient avoir perçu des cris en provenance de la petite villa, des plaintes étouffées sans doute émises pendant la

lutte dans la chambre. Mais qui n'avaient pas duré assez longtemps pour les alarmer.

À quatorze heures, le croisement des informations que Marcy était parvenu à collecter permettait d'identifier le suspect. Clifton Vakansie, un jeune Ndjuka de vingt-six ans, lui aussi sans casier. Il avait été aperçu, marchant dans les rues de la ville avec Willy Nicolas, moins d'un quart d'heure avant le meurtre. Totalement inconnu des parents, il répondait pourtant en tout point à la description faite par les voisins.

À quinze heures quarante-cinq, grâce à la mère de Vakansie et à un des indics du major, le Ndjuka était localisé. Cité Carton. Sûrement caché dans la baraque de son amie, avec sa fille. Marcy montait aussitôt une opération pour mettre la main dessus. En cas de succès, on aurait peut-être des aveux le soir même. Une enquête sur homicide bouclée en une journée, un record, l'équipe aurait pu fêter ça dignement.

Sauf que l'interpellation avait été un fiasco.

La brigade de recherches de la compagnie de Saint-Laurent-du-Maroni, une équipe réduite : un commandant, un technicien, six enquêteurs. Et des affaires incomparables à celles traitées par une telle unité dans l'Hexagone. Enquêter ici impliquait de faire avec les moyens du bord, de s'adapter en permanence. S'adapter au territoire, au contexte humain, aux ressources limitées. Cayenne était loin, trois heures de route, Paris encore plus. Les gendarmes de l'Ouest guyanais faisaient tout eux-mêmes, apprenaient à se débrouiller seuls. Du travail de terrain, à l'ancienne. En métropole, les collègues étaient devenus des bureaucrates, ils disaient. Là-bas, jamais un adjudant ne se retrouvait directeur d'enquête sur un homicide. Ici ça arrivait toutes les semaines.

Franck Marcy avait intégré la gendarmerie à trente ans et, passée sa première affectation obligatoire dans l'Hexagone, il avait déroulé toute sa carrière dans la compagnie, depuis le bas de l'échelle. Sa légitimité auprès des collègues, il l'avait acquise avec le temps. En faisant tout pour se rendre indispensable, incontournable. Il avait

cultivé l'image de l'ancien au savoir total. À présent toutes les affaires passaient par lui à un moment ou un autre, qu'il les dirige ou ne soit que consulté. Au fil des années, il était monté en grade, plein d'ambition. Avant la retraite, il espérait pouvoir prendre la tête de la brigade de recherches, rêvait même de devenir officier et de commander toute la compagnie. Mais le temps défilait, la cinquantaine l'an prochain. Et en attendant, il stagnait au poste d'adjoint au chef de brigade. Multipliant les excès de zèle avec un brin d'arrogance. Quelque part, il pensait souvent, sa couleur de peau avait quelque chose à voir avec cet avancement au ralenti. Les Blancs débarqués de métropole semblaient toujours lui voler les promotions, avant de repartir outre-Atlantique, bardés de responsabilités. Parce que pour évoluer, il fallait bouger.

Mais la hiérarchie voyait les choses autrement. Pour ses supérieurs, il en faisait trop. Trop vite, trop gros, trop brouillon. Oui, Marcy connaissait la région comme personne, était devenu une ressource pour tous ses collègues. Oui, il ne comptait pas ses heures. Oui, ses enquêtes aboutissaient plus rapidement que d'autres. Mais il manquait de rigueur, de discipline. Ses rapports restaient souvent lapidaires. Il avait tendance à travailler seul, un électron libre. À tout moment il risquait de se planter, oubliant procédures et règles de déontologie. Ça pouvait mal se terminer, pour lui comme pour l'institution dont la réputation était fragile. La radiation du lieutenant Vacaresse, quelques mois plus tôt, avait échaudé tout le monde, pas question d'un deuxième scandale. Résultat : le commandant de gendarmerie, à Cayenne, le tenait à l'œil. Aujourd'hui Marcy avait commis une erreur. Son opération d'interpellation, il l'avait montée rapidement, trop pressé d'en finir. Pour narguer les collègues, encore une fois. Mais il avait négligé plusieurs paramètres, avec plus de préparation Vakansie n'aurait peut-être pas réussi à s'enfuir. Aussi la décision du grand patron ne se fit pas attendre. Le major fut convoqué dans le bureau du commandant de compagnie.

Marcy entra, prit place dans le fauteuil trop étroit pour sa carrure. Prêt à tout entendre. Aux murs, des dizaines de graphiques reflétaient l'évolution de la délinquance dans l'Ouest guyanais. Des chiffres inquiétants dont la presse locale était friande. Et à côté, une

petite affiche avec un texte illustré supposé drôle : *En Guyane, il n'y a que la rumeur qui court, la forêt qui est vierge, le bois qui travaille et les miroirs qui réfléchissent*. Chaque fois qu'il voyait ça, Marcy pestait intérieurement. Il détestait ce genre d'humour. Était-ce là l'image du département que les officiers rapportaient quand ils reprenaient un poste en métropole ?

– Ça ne va pas vous faire plaisir, commença son supérieur en remontant ses lunettes de vue.

– Laissez-moi deviner. On me retire l'enquête ?

Le commandant observa le major enfoncé entre les accoudoirs. Physiquement, il en imposait. Coiffure à ras, peau claire, nez arrondi, il avait un visage massif, presque effrayant. Un délit de sale gueule, comme il disait lui-même. Il racontait qu'à Paris on le prenait pour un Arabe, qu'il se faisait arrêter par les flics. Ici ça lui conférait une stature. Les dernières années il avait pris du ventre, du poids. Mais rien qui lui donnait l'air de s'empâter. Juste plus de volume, de quoi étoffer sa carrure. Une force de la nature. Il ne manifestait aucun regret suite à son opération ratée, faisait le fier comme toujours. En apparence, en tout cas : le commandant avait toujours eu l'impression qu'il jouait un rôle, qu'il était moins sûr de lui qu'il ne voulait bien le montrer. Surtout depuis le décès de sa femme.

– Non, vous gardez la main, Marcy. Avec une priorité : retrouver Clifton Vakansie. Vous étiez bien parti, maintenant il faut rattraper le coup. Mais le général envoie du renfort de Cayenne. Un renfort, en fait.

– Pardon ?

Le commandant hésita, ne sachant comment formuler la nouvelle.

– Vous allez faire équipe avec un officier de la Section de recherches. En la personne du capitaine…

– Anato ?

– Tout juste.

Marcy resta sans voix un court instant. Puis il poussa un long soupir, comme si on lui avait annoncé la fin du monde. André Anato, il pensa. Le commandant de la prestigieuse Section de recherches, à Cayenne. Le jeune loup de la gendarmerie, à peine quarante ans, avec sa belle gueule, ses yeux jaunes sortis d'on ne sait où, ses silences et

son air supérieur. Impossible de deviner ce qui se passait dans sa tête, même ses plus proches collaborateurs avaient du mal à le suivre. Le seul originaire à avoir atteint le grade de capitaine. Un modèle pour la jeunesse guyanaise. Un repoussoir pour Marcy.

Un parvenu.

– Anato est ndjuka, argumenta le commandant. Comme notre suspect. C'est un enquêteur brillant. Vos expériences sont complémentaires. C'est une occasion, vous devriez faire une bonne équipe.

Le major opina, la mine désespérée. Un enquêteur brillant… Et moi, je suis brigadier ? Sur le moment, il ne sut comment réagir.

– Il est déjà sur Saint-Laurent, il arrivera tout à l'heure. Il faudra faire le point avec lui.

– …

– Marcy, vous m'avez compris ?

– Oui, il fit enfin. O.K. Mais il est tard. Et ce soir je suis pris.

Le commandant ajusta ses petites lunettes.

– Faites-moi plaisir : mettez-y de la bonne volonté.

– Je vais essayer. Je ne vous promets que ça.

Sur quoi Marcy sortit de la pièce, puis du bâtiment. Debout sur l'allée en briques rouges, il se jeta sur ses cigarillos, aspira une longue bouffée, la dégusta. Pour se calmer. Faire équipe avec le capitaine Anato, il n'en revenait pas. Il ne manquait plus que ça. Comme disait sa mère autrefois, en créole : *pli ou déchiré pli chyen déchiré ou*.

Plus tu es déchiré, plus les chiens te déchirent.

Il marchait en direction des bureaux de la brigade lorsque son portable vibra. Appel d'un collègue qui travaillait avec lui sur l'affaire Nicolas.

– Marcy, vous avez une minute ?

– Je vous écoute.

– Là, je suis au dégrad, à l'endroit où accostent les pirogues. Et j'ai un nouveau témoin. Un piroguier. Il dit qu'il a vu Vakansie et la victime ce matin, ensemble. Ils débarquaient d'un autre bateau, le gars pense qu'ils arrivaient d'en face. Du Suriname. Il a même vu le jeune Nicolas trébucher et s'étaler dans la pirogue avant de descendre.

Cellulaire à l'oreille, le major hocha la tête, inconsciemment.

– C'est intéressant, ça…

– Attendez, ce n'est pas tout. Il dit qu'ils n'étaient pas seuls. Avec eux, il y avait un troisième type, à peine plus âgé.

– Un troisième ? Vous avez une description ?

– Très floue, je ne suis pas sûr d'en tirer plus.

Lorsqu'il coupa la communication, Marcy digéra l'information. Trois jeunes. Cette affaire va commencer à se compliquer, il devina.

Dans sa chambre d'hôtel, vue sur le stade de foot où une vingtaine de joueurs se croyaient en Coupe du monde, Anato sortit ses affaires de sa touque. Beaucoup de linge sale, comme toujours après un séjour sur le fleuve. Il prit une douche, fraîche, y resta longtemps. Se rasa de près, menton et crâne. Se fixa dans le miroir, les yeux jaunes dans les yeux jaunes. Puis quitta l'hôtel pour rejoindre la caserne Joffre, le siège de la compagnie de gendarmerie de Saint-Laurent. Le retour vers Cayenne était reporté, ordre de la hiérarchie. Une enquête dans l'Ouest, on a besoin de vous. Il n'en savait pas plus. Sinon qu'il allait travailler avec le major Marcy. Un originaire, comme vous, avait souligné le général qui avait beaucoup d'estime pour le capitaine. Un jugement rapide, typiquement métropolitain. En réalité tout distinguait les deux gendarmes.

Ils n'avaient pas le même âge, plus de dix années les séparaient, pas le même grade, Marcy n'était que sous-officier tandis qu'Anato arborait ses galons de capitaine. Mais surtout, pensait Anato, le général sous-estimait l'ampleur de leurs différences culturelles. Franck Marcy était un Créole guyanais. Communauté la plus importante du département, majoritaire dans les instances politiques, les Créoles étaient les descendants des esclaves de l'ancienne colonie française, libres depuis l'abolition et pour beaucoup métissés. André Anato, lui, était ndjuka, un des peuples noirs-marrons qui avaient émergé en Guyane néerlandaise en fuyant les plantations et en se réfugiant le long des fleuves où ils avaient vécu isolés durant plusieurs siècles. Deux histoires qui, au fil du temps, avaient façonné les hommes.

La collaboration n'allait pas être de tout repos, Anato le prédisait sans peine. Il n'avait jamais eu l'occasion de travailler en direct avec le major. Des échanges d'informations, des passations de dossiers, rien de plus, dans l'Ouest la brigade de recherches tournait souvent en autonomie. Mais il le connaissait de réputation.

Une tête brûlée, c'est le portrait que beaucoup faisaient de lui.

Aussi, lorsque le capitaine monta les marches qui menaient aux locaux de la brigade, qu'il se présenta à l'entrée du bureau mansardé du major, la poignée de main entre les deux hommes fut chargée de sous-entendus. Marcy, sourire crispé sous ses Ray-Ban relevées. Anato, les yeux remplis de méfiance. Assis de part et d'autre de la table de travail, ils échangèrent quelques paroles convenues, sous la contrainte, chacun conscient de l'effort que tout ça représentait pour l'autre. Marcy brossa les grandes lignes de l'affaire Willy Nicolas. Les témoins, les conclusions du technicien. La cité Carton : Vakansie nous a échappé, inutile de s'étendre sur les conditions de l'opération. L'air à son aise, planté dans son fauteuil à roulettes comme dans celui d'un ministre. La pièce sentait le tabac. Marcy dressa un portrait du jeune Clifton Vakansie, sans doute proche de la réalité. À Saint-Laurent, il en avait vu tant d'autres comme lui. Il réaffirma la priorité énoncée par son supérieur : le retrouver, avant tout. Les moyens de la compagnie et de la brigade territoriale étaient d'ores et déjà mobilisés.

L'exposé terminé, Anato resta muet près de trente secondes, le regard errant entre le plafonnier et la fenêtre. Un silence indéchiffrable, qui mit aussitôt la patience de Marcy à l'épreuve.

– C'est le seul suspect ? demanda enfin le capitaine.

– Tout concorde, pas de raison de chercher plus loin pour le moment. *Oun chyen pa ka kouri dèyé dé zo*. Un chien ne court pas après deux os.

– Je vois… Et le mobile ?

Ça commence, jugea Marcy. Les questions du spécialiste. Aucun respect pour le travail de la brigade.

– Le mobile, on le connaîtra quand on le tiendra.

Anato hocha la tête. Une enquête expresse, menée avec un seul objectif : coincer le coupable avant la nuit. Le suspect, pour être exact.

La stratégie se défendait, mais il manquait beaucoup de pièces au puzzle.

– On a une idée de l'endroit où il a pu s'enfuir ?

– Aucune. Sa copine ne sait rien. Ou ne veut rien dire.

– Vous avez interrogé la mère de Vakansie ?

– On l'a vue ce matin, c'est elle qui nous a orientés vers la cité Carton.

Anato passa une main sur son crâne lisse comme pour éclaircir ses pensées.

– Vous voulez retourner la voir, c'est ça ?

Nouveau silence, que Marcy prit pour un oui.

– Je vous le dis tout de suite, ce soir ce sera sans moi, j'ai à faire. Je suis dessus depuis ce matin, je reprendrai demain aux aurores. De toute façon on ne le trouvera pas cette nuit. Allez-y si vous voulez, mais vous devez savoir une chose. (Il se redressa, posa les coudes sur le bureau.) La mère Vakansie n'est pas une inconnue. Il y a deux ans, un homme a été arrêté en scooter sur la route de Mana, sans casque, en état d'ivresse. Avec madame Vakansie derrière lui, elle aussi alcoolisée.

Anato resta de marbre.

– Rien de très grave, vous me direz, continua le major. C'est vrai : l'homme a juste pris du sursis. Ce qui est plus grave, c'est qu'au même moment, un des fils Vakansie était admis aux urgences, l'avant-bras brûlé au troisième degré. Le gamin s'était renversé une casserole d'eau bouillante alors qu'il préparait le repas pour ses cinq frères et sœurs. Il était tout seul pour gérer la maison pendant que sa mère picolait avec son amant. À neuf ans. (Il s'adossa au fauteuil, émit un bruit de bouche.) Ce n'est pas vraiment ce que j'appelle une mère responsable.

– Et on ne lui a pas retiré la garde ?

– On n'a rien pu prouver, elle a baratiné les services sociaux. Comme quoi elle avait demandé à sa sœur de surveiller les enfants, que la sœur était juste sortie de la pièce quelques minutes. Le gamin a confirmé. Et ça s'est arrêté là… Vous saisissez le profil ?

– Je saisis.

– N'oubliez pas ce qu'on dit : *chyen pa ka fé chat*. Les chiens ne font pas des chats.

Ils restèrent un instant les yeux dans les yeux. La tête haute, Marcy voulait démontrer combien il maîtrisait son dossier, que son expérience du secteur était cruciale pour la conduite de l'enquête. Dehors il faisait presque nuit, les chants des grenouilles commençaient à envahir la ville.

On frappa contre le mur en placo.

Marcy leva les yeux, le visage soudain radieux. Anato se retourna.

Appuyée contre le chambranle, une jeune femme, moins de trente ans. Toute fine, voire maigre, la poitrine inexistante. Les cheveux emballés dans un foulard bleu, dressés au-dessus du crâne sur trente centimètres. Le visage anguleux, les pommettes pointues, une expression difficile à saisir. Belle ? Pas au premier abord en tout cas. Ce qui frappait surtout, c'était sa présence, ce qui se dégageait d'elle, même immobile. Une aura spontanée, troublante. Et étonnamment calme : elle ne dit pas un mot, comme enveloppée par un silence élégant. Elle demeura un instant à observer les deux gendarmes, fit un signe du menton, pour indiquer qu'elle les laissait finir leur conversation.

Le major lui sourit.

– On avait terminé.

Il se leva, se dirigea vers la porte, déposa un baiser sur son front.

– Je vous laisse, capitaine. Ce soir je dîne avec ma fille, il ajouta non sans fierté.

Elle glissa furtivement ses yeux dans ceux d'Anato, puis fit un geste de la main pour le saluer, la mine ambiguë. Toujours sans ouvrir la bouche. Et enfin elle disparut dans le couloir avec son major de père.

4

Agent de recherches privées. Vacaresse avait encore du mal à se faire à son nouveau métier. Longtemps il avait regardé de haut ces détectives qui se donnaient des grands airs, qui se repaissaient des miettes laissées par gendarmes et policiers. Il avait raillé les collègues qui, la retraite arrivée, reprenaient du service dans un cabinet. Mais que pouvait-il faire d'autre ? Que savait-il faire à part enquêter ? Sa raison d'être, depuis toujours. Dans la gendarmerie, il était quelqu'un. Lieutenant Vacaresse, un officier reconnu dans le département. Il existait, au moins professionnellement. À présent tout était à reconstruire, brique par brique. Il avait entendu dire que les anciens gendarmes faisaient de meilleurs détectives que les policiers, qu'ils rédigeaient mieux, plus habitués aux procédures. Autant y croire. Matériel photo, téléobjectif, caméra miniature, scooter pour les filatures, vitres teintées sur sa voiture, il avait dû investir pour se constituer un équipement de départ. L'enquête de moralité avait été clémente, il avait obtenu son agrément sans difficulté.

Troisième contrat. Encore une affaire conjugale. On l'avait prévenu, c'était l'essentiel du travail. Mal payé : un forfait à 1 500 euros. Et rarement passionnant. Son premier dossier, il l'avait attendu plus d'un mois, le temps de se faire connaître. Sans référence, avec deux concurrents installés à Cayenne, il avait eu du mal à s'imposer. Mais à grand renfort d'arguments sur son passé d'enquêteur, il avait fini